

à Mr le Marquis de Stastier

Bischoff

Fontenau

**COLLÈGE DE PÉRIGUEUX.**

**DISCOURS**

PRONONCÉ

**PAR M. FOURTEAU,**

RÉGENT DE PHILOSOPHIE.

**A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX**

(ANNÉE 1843-1846).



**Jeunes Elèves,**

A la vue des couronnes qui vont ceindre vos têtes,  
une vive et subite émotion saisit notre âme, et des sou-  
venirs pleins d'amertume et de charme s'offrent en foule  
à notre pensée. Comme vous, nous avons brigué et sou-  
vent obtenu les récompenses qui vous sont en ce moment  
réservées. Ah! combien les circonstances étaient diffé-  
rentes de celles où la Providence a daigné vous placer!  
La gloire des armes faisait oublier la culture des muses;

PZ 2772

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

les sciences étaient superficiellement cultivées, ou n'obtenaient que de quelques esprits privilégiés un hommage constant. Avec la paix fleurissent maintenant les sciences et les arts ; les cris de guerre ne nuisent plus aux études ; et si de loin en loin quelque brillant combat nous rappelle l'inspiration du génie ; tout est glorieux pour la patrie ; il n'y a rien de menaçant pour votre avenir.

Heureux élèves, jouissez des avantages d'une sécurité si favorable aux études. Ce n'est pas nous qui vous en envierons les douceurs, nous dont l'existence entière vous est consacrée. Votre bien-être futur, vous le savez, est le constant objet de notre sollicitude, et vos succès seront notre plus belle récompense. Mais avant de proclamer ceux que vous obtenez aujourd'hui, qu'il nous soit permis de rendre un solennel hommage au premier magistrat de ce département, dont la présence donne tant d'éclat à cette fête, et de prix à vos couronnes ; à ces administrateurs bienveillans ; à tous les amis de notre collège ; à ce principal dévoué qui le soutient par son zèle et l'honore par ses talens ; à ce principal honoraire, notre ancien collaborateur et ami, qui, pour prix de tant d'années d'utiles services, goûtant, tantôt dans la lecture de nos meilleurs écrivains, tantôt dans un repos nécessaire, le doux oubli d'une vie long-temps remplie de sollicitude, a si généreusement, dans une circonstance bien triste, en reparaisant parmi nous, répondu à nos vœux, aux désirs des familles, et mérité par un titre de plus une récompense publique, l'étoile de l'honneur. Mes amis, c'est retarder vos triomphes : mais il est si doux pour les âmes bien nées de louer le mérite, et d'acquitter



la plus sacrée des dettes, celle de l'estime et de la reconnaissance !

Qu'il me soit aussi permis, en vous parlant un instant de philosophie et d'histoire, de vous rendre sensibles quelques vérités, et de vous donner, dans ce jour solennel, d'utiles conseils.

Plusieurs d'entre vous vont entrer dans le monde. Des mille carrières que la société ouvre à l'activité humaine, aux nobles désirs, aux espérances fondées, chacun de vous en prendra une. La condition des uns sera publique et brillante ; celle des autres, obscure et cachée. Que ceux qui auront la part la plus modeste n'en murmurent pas dans le fond de leur âme. La patrie vit du travail de tous ses enfans. Leur concours fait sa gloire et sa prospérité. Dans l'organisation de la société, il n'y a pas un homme inutile. Entre le ministre qui gouverne l'état et l'artisan qui contribue au bien-être par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence ; c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre. S'ils la remplissent bien, le mérite moral est le même. Dans toute carrière, il y a une mission de devoirs à remplir, une certaine somme de bien à produire. Là sera pour chacun de vous votre tâche. La remplir avec énergie et dévouement ; faire dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire ; la remplir aussi sans envie contre ses émules ; c'est ce que prescrit la morale. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin. Vous y rencontrerez d'autres hommes appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous sur-

passer par le talent, ou devoir à la fortune un succès plus heureux. Que leur bonheur ne fasse pas naître en vous des sentimens malveillans. Vous redoublez d'efforts, en vous rappelant que si la nature, dans ses largesses, a été moins libérale envers vous qu'envers vos émules, elle n'a fermé à personne le théâtre de la vertu, sur lequel le mérite des hommes n'a point pour mesure le degré de connaissances scientifiques, ni la grandeur de la richesse, mais l'usage qu'ils ont fait et le parti qu'ils ont tiré des moyens que leur position mettait en leur pouvoir. Voilà ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève et le rend content de lui-même ; voilà le véritable but de la vie, le véritable bien. Dieu, dans sa souveraine bonté, nous a permis à tous de l'atteindre. Il l'a mis à la portée du pauvre comme du riche, du savant comme de l'ignorant, du berger comme du roi. Cette égalité de devoirs permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans les mêmes balances, et de nous peser, au sortir de la vie, avec les mêmes poids. Après l'accomplissement des devoirs se produit le seul vrai bonheur de ce monde, le seul également accessible à tous, et proportionné pour chacun à son propre mérite, le contentement de soi-même, la paix de l'âme. Ainsi, tout est juste, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la ramène à sa vraie destination.

Tel est l'enseignement de la philosophie : elle nous montre le devoir, après nous avoir scientifiquement révélé l'existence de Dieu.

La raison, en observant tour à tour l'individu, la

société et l'espèce humaine, nous fait concevoir que les individus, les espèces et les sociétés sont placés sur cette terre pour une fin ; la raison, en observant l'univers, au sein duquel l'humanité n'est qu'un phénomène, nous fait concevoir aussi que cet univers en a une ; et comme la partie ne saurait être contradictoire au tout, la fin de l'humanité doit concourir à cette fin totale, n'en être qu'un élément, et par conséquent avoir dans cette fin son explication. Ainsi, par un mouvement irrésistible, la pensée s'élève de l'ordre individuel à l'ordre social, de l'ordre social à l'ordre humain, et de l'ordre humain à l'ordre universel. Là seulement la pensée peut s'arrêter, parce que là seulement elle rencontre le dernier mot de l'énigme, la dernière raison de tous les phénomènes dont elle cherche le sens. Je me trompe, elle va plus loin encore, et elle doit le faire. L'ordre universel, dans ce vaste univers, n'est qu'une loi, loi suprême, il est vrai, résumant toutes les autres, mais qui, dans l'ordre des choses, n'est qu'un fait, et présuppose un être intelligent qui conçoit cette loi et la réalise. En d'autres termes, l'ordre universel suppose l'ouvrier universel dont cet ordre est tout à la fois la pensée et l'œuvre. La raison humaine va donc jusqu'à Dieu. Là, elle se repose, parce que là enfin elle trouve la source de ce fleuve immense que l'inflexible logique des principes l'oblige de remonter. Quand Dieu est trouvé, l'aspect de l'univers change : l'ordre devient la Providence, et les mille rameaux de la loi universelle deviennent les mille résolutions de la volonté, de la sagesse divine. L'âme humaine aussitôt échappe avec joie à l'empire de la fatalité, et se range



avec bonheur sous celui de la sagesse et de la bonté de Dieu. La question suprême, qui est de savoir quel rôle joue la destinée de l'espèce humaine dans la destinée totale de l'univers, revêtant des formes plus consolantes, devient celle de savoir quels sont les desseins de Dieu sur l'homme, être faible par son pouvoir, mais supérieur par son intelligence à tous les êtres créés.

Tant que ce problème important reste à résoudre, le spectacle de la vie humaine n'apporte à l'homme méditatif qu'abattement et tristesse; et s'il le considère attentivement, il croit assister à la représentation d'un drame horrible et sanglant où les hommes, poussés par une aveugle fureur, vivent pour se poursuivre et se nuire, et ne cessent de souffrir qu'en mourant au milieu des plus cruelles souffrances. Mais l'homme méditatif n'est pas seulement le témoin de cette scène affreuse; il en est encore un des acteurs obligés. Il sent, il comprend invinciblement que la sensibilité, l'intelligence et la liberté lui sont données pour un but, et qu'il doit s'efforcer de l'atteindre. Mais il ignore quel est ce but. Un nuage épais le lui cache. Tel que le voyageur égaré au milieu d'un désert, il marche, et marche toujours, sans savoir où tendent ses pas. Il sent aussi et il comprend que le bonheur appartient à la vertu. Fais le bien, lui dit une voix intérieure, et tu seras heureux! Il fait le bien, et néanmoins il souffre. La vertu reçoit ses hommages, ses sacrifices, et néanmoins il est malheureux. Autour de lui, ses regards tombent sur des méchants, et il voit en eux les apparences du bonheur. Quel être cruel, s'écrie-t-il, se

fait donc un jeu de ma vie ? Il me force à désirer le bonheur ; et je ne puis le trouver nulle part ! Si je fais le bien , je deviens presque toujours la victime des hommes méchans ; si je fais le mal , je deviens à moi-même mon propre bourreau. Quelle est donc l'énigme de mon existence sur cette terre ? Qui m'en donnera le nom mystérieux ? *Immortalité de l'âme , vie future !* voilà le mot. Dès qu'il est prononcé , tout s'explique , tout devient clair et facile à comprendre. Il est pour l'homme qui l'entend le précieux fil d'Ariane au milieu des innombrables incertitudes de la vie sociale.

On reconnaît alors le dessein de la Providence sur l'homme. Créons l'homme , a dit Dieu , pour en faire un être heureux. Mais son bonheur ne sera pas un don gratuit : il sera le prix du mérite et la récompense de ses constans efforts. Faire effort et mériter ; en d'autres termes , obtenir le bonheur par la vertu , telle est la destination de l'homme , tel est le but que le Créateur a donné à l'existence humaine.

Ainsi , jeunes élèves , la philosophie nous révèle scientifiquement la fin de l'homme , après nous en avoir fait connaître la nature et le principe.

Les études littéraires peuvent éclairer l'intelligence , élever les sentimens , former le goût , inspirer l'amour de ce qui est pur et beau. Mais aux esprits méditatifs elles ne suffisent pas. Elles ne nous entretiennent pas nécessairement des principes des choses ; elles laissent beaucoup à faire à celui qu'un impérieux penchant force à se rendre compte de ce qu'il pense , de ce qu'on lui donne à admettre. Des armes offensives lui manquent

contre les attaques du scepticisme ; il lui est impossible de combattre les funestes doctrines du matérialisme et du panthéisme. Sa foi, ses croyances, ses idées morales, tout est en danger. Il peut devenir insouciant, frivole, suivre le torrent de l'exemple. Quelque chose manque à son instruction, au développement de son intelligence : il lui manque, si l'on peut s'exprimer ainsi, la conscience de l'esprit. Les études philosophiques seules comblent ce vide. Voilà pourquoi elles sont le complément nécessaire de l'éducation des collèges. Elles donnent pour accompagnement à l'amour du beau l'amour du vrai. Leur but n'est pas de consacrer tous les hommes à la méditation des problèmes spéculatifs ; mais elles font plus que leur donner une teinture de ce que la raison humaine, attestée par ses plus dignes organes, a pensé sur les questions qui touchent de plus près l'humanité. La philosophie des collèges a pour principal avantage d'inculquer à la jeunesse que la raison a aussi ses devoirs, parce qu'elle a aussi une loi, la vérité. Sans études philosophiques, on peut assurément déployer de grands talents comme de grandes vertus ; mais la raison demeure sans règle ; il manque à l'esprit des principes. C'est une lacune que rien ne remplit, et dont on voit souffrir, jusque dans l'âge mur, les meilleurs esprits.

Que les familles se reposent donc sur l'Université du soin de leurs plus chers intérêts ! Ces intérêts ne sont-ils pas les nôtres ? N'aspirons-nous pas à former pour la société des hommes dignes d'elle ? Voudrions-nous que nos élèves, après être entrés dans le monde, vécussent sans gloire et sans estime, quand la science et la vertu



peuvent honorer leur carrière et leur préparer un avenir heureux ? Il n'en est pas ainsi, jeunes élèves. En développant votre intelligence, nous formons vos cœurs, et votre goût ne s'épure qu'avec vos mœurs. Si, à votre entrée dans le monde, une action honteuse vient par hasard s'offrir à vos yeux ; si des paroles obscènes viennent frapper vos oreilles ; vous pourrez dire avec les disciples du sage : Ce n'est pas là ce que nous avons vu ni entendu dans notre école. Par la manifestation de tels sentimens, vous mériterez l'estime publique ; par la pratique de tous vos devoirs, vous donnerez à la science son plus beau lustre et son plus vif éclat.

Ah ! s'il était vrai que la science fût un obstacle au bien et corrompît les mœurs ; d'accord cette fois avec le plus éloquent des sophistes, nous vous dirions : Fuyez nos collèges ! brûlez ces livres nuit et jour feuilletés par vos mains ! ne vous montrez jamais élèves studieux sur les bancs des facultés ! le seul talent digne de vous est de commander l'estime par l'innocence des mœurs et par la noblesse des sentimens. Mais l'expérience de tous les siècles, plus puissante que les subtilités des sophistes, démontre à tout esprit éclairé que la science et la vertu n'ont rien d'incompatible, et que, sans leur union, il n'y a pas de grand peuple. Disons mieux : elles doivent résider ensemble et se prêter un mutuel appui.

Heureux celui qu'une intelligence précoce ou une passion généreuse entraîne dès ses plus jeunes années vers la science et la vertu, et qui les cultive avec une infatigable ardeur ! L'adversité n'aura pas sur lui d'empire, et la mort ne pourra rien contre sa gloire. Jeunes

élèves, pour vous convaincre de cette vérité, évoquez avec moi les hommes les plus célèbres : interrogez leurs ombres. Elles vous répondront que la vertu fut toujours le principe et le but de toutes les actions de leur vie. La vertu consolait Aristide au sein de l'exil ; elle rendait la ciguë moins amère à Socrate , et faisait sourire Phocion à la vue même de ses bourreaux. Voulez-vous d'autres exemples ? Transportez-vous dans les murs de l'ancienne Rome. Demandez au second de ses rois sur quelle base il fonda ses institutions ? à Régulus , pourquoi il courut au devant des supplices ? au vainqueur de Carthage , à quelle source il puisa sa brûlante énergie , ses nobles pensées , ses vastes et généreux desseins ? Et dans des temps plus rapprochés de nous , et dont je rappelle avec peine le douloureux souvenir , demandez au plus infortuné de nos rois pourquoi , avec tant de résignation et de calme , il monte sur l'échafaud qui , d'après ses consolantes idées religieuses , devient pour lui un trône plus glorieux que celui que lui ont transmis et qu'ont honoré de leurs vertus et de leur gloire , les Louis IX , les Louis XII , les Henri IV , et cette longue suite de rois dont la politique , depuis Hugues-Capet , avait fait de la France le premier royaume du monde ? — La vertu , oui la vertu , nous animait , vous diront tous ces hommes célèbres. Cultivez-la donc , mes amis ; mais donnez-lui toujours la science pour compagne. « La science , a dit l'orateur romain , nous récrée dans l'intérieur des maisons , et n'embarrasse pas au dehors ; elle veille avec nous , et nous suit en voyage ; elle adoucit l'infortune et fait le charme de la prospérité. » Dans le siècle où nous

vivons, il eût ajouté, sans doute : Elle efface l'inégalité des conditions, assigne un rang élevé dans la magistrature, donne le commandement des armées, appelle au conseil des rois, et place sur les degrés même de leurs trônes. Ah ! puisque tant d'avantages en résultent, consacrez-lui vos veilles ; développez par une application soutenue votre intelligence.

Lorsque, par l'étude et par la réflexion, vous aurez acquis un assez bon nombre d'idées, et regardé, d'après l'exemple de Socrate, le langage comme un transparent fidèle destiné à transmettre, sans les altérer, les rayons de la pensée, vous trouverez, s'il le faut, les mots et les phrases pour plaire à l'imagination et satisfaire l'oreille. Combien de fois le travail obstiné a produit des effets merveilleux ; tandis que les esprits bien doués, mais paresseux, sont restés stériles ! Celui dont le jugement est droit et la raison élevée ne dédaigne aucune branche d'instruction. Il les trouve toutes toujours très utiles, souvent nécessaires. Jeunes élèves, vous ne méconnaissez jamais leur utilité ; vous les cultiveriez toutes avec zèle. Celle de l'histoire surtout méritera par son importance vos soins, et deviendra pour vous un objet de méditation.

C'est par l'histoire que le présent et le passé se rapprochent. Confidente et juge des événemens, elle pèse le mérite, dispense la gloire ou l'opprobre. Mais la première et la plus belle de ses attributions est de dire la vérité aux princes, et de leur donner, dans l'intérêt des peuples, de grandes et sévères leçons.

O vous tous, hommes de génie, peintres et poètes,





dites-nous, qui vous a fait assister à ces catastrophes sanglantes, si fidèlement retracées dans vos ouvrages? Étiez-vous les témoins de la ruine de Troie? Combattiez-vous auprès de Léonidas, dans les défilés des Thermopyles? Non; mais l'histoire vous a raconté ces faits mémorables; soudain vos plumes éloquentes et vos mâles pinceaux les ont transmis à la postérité. Enlevez l'histoire à la philosophie, à la littérature et aux arts: ils languissent privés du principe qui les féconde et les vivifie. L'histoire nous initie à tous les mystères: ses faveurs pour nous n'ont pas de bornes, soit qu'elle nous transporte des bords du Tibre aux rives du Jourdain, ou que, nous montrant les lieux où furent autrefois les villes les plus florissantes, elle nous laisse méditer au milieu des ruines sur les destinées des hommes et des empires. Oh! qu'elle est instructive et intéressante l'étude de l'histoire! Comme elle élève et agrandit nos âmes! Voulons-nous écrire? Mère de l'enthousiasme et de l'inspiration, elle dévoile à nos yeux les siècles passés, ranime les morts et donne un langage sublime aux plus informes débris! Qui de vous, jeunes élèves, n'a point visité par la pensée Athènes, Sparte, Carthage et l'ancienne Rome? Qui de vous n'a point jeté sur la ville sainte un regard d'attendrissement et de douleur, en songeant qu'ainsi périront ces magnifiques capitales d'Europe où fleurissent maintenant le commerce et les arts? Ces illusions, ou tristes, ou séduisantes, n'est-ce pas l'histoire qui les a fait naître en vous? Aimez l'histoire, mes amis; consacrez à cette étude le temps que vous

laisseront vos travaux littéraires, scientifiques, la méditation et l'analyse de nos grands écrivains.

Si l'on nous reproche de vous inspirer une admiration excessive pour l'antiquité, nous répondrons : Tout en remontant aux modèles antiques, qu'ont étudié nos excellens écrivains pour former leur goût et développer leur génie, n'accordons-nous pas nos premiers tributs tout entiers à la gloire et aux vertus nationales ? Eh ! chez quel peuple de la terre les lettres furent-elles mieux cultivées, et le talent se montra-t-il avec plus d'éclat ? Si la Grèce a ses Périclès, l'Italie ses Auguste, la France n'a-t-elle pas ses François I<sup>er</sup> et ses Louis XIV ?

Jeunes élèves, l'honneur du siècle vous est confié. C'est à vous d'enrichir et d'illustrer ce siècle par vos doctes veilles. Assez long-temps l'Europe soumise a senti la puissance de nos armes. Si l'antiquité a eu Annibal et César, nous avons Napoléon ! Il faut maintenant que l'Europe admire nos conquêtes dans les sciences, la littérature et les arts. Fécondée par une sage liberté, honorée par une jeunesse studieuse, que la patrie produise des orateurs dignes rivaux des Démosthènes, des Hortensius et des Cicéron ! Jamais époque ne fut plus favorable au talent. Un prince, ami de tous les genres de gloire, vous montre du haut de son trône les glorieuses récompenses qu'il réserve au mérite. Ne souffrez pas qu'elles restent stériles dans ses royales mains. La patrie, dont vous êtes aussi l'espérance, vous confiera bientôt le précieux dépôt de sa gloire. Elle compte sur votre sagesse, sur votre amour pour l'étude. Ah ! si jamais, dans une circonstance

critique, elle réclame votre dévouement; vous entendrez sa voix, parce que vos âmes sont nobles et généreuses, parce que vous êtes Français! et, marchant toujours sur les traces de vos pères, braves comme eux dans les combats, esclaves de tous vos devoirs, fidèles à nos institutions, vous ne laisserez pas déchoir la plus valeureuse et la plus loyale des nations!

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX





